

Stéfane Lyre

LA GRANDE FUGUE

À mon souvenir d'adolescent.

A handwritten signature in black ink, reading 'Stéphane Lyre'. The signature is stylized, with a large 'S' and 'L'.

© 2019, Stéphane Lyre

Achevé d'imprimer en France

ISBN : 979-10-359-0164-6

Dépôt légal : septembre 2019

Ce récit est une œuvre de pure fiction née de l'imagination de l'auteur. Par conséquent toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que le fruit du hasard.

Avant-propos

Rituel oblige entre la fin de l'enfance et le début de l'âge adulte, cette période de transition que l'on nomme adolescence est un stade physique et psychique. Nous, adultes, nous nous en souvenons sûrement tous. Vous, encore adolescents, vous le vivez actuellement.

L'adolescence fait partie des âges de la vie souvent décrite déjà depuis des lustres. Si l'on sait qu'elle débute vers 13 ou 14 ans (et même de plus en plus tôt avec l'évolution de notre société), sa fin, elle, est beaucoup plus floue. Ce chemin vers le monde des grands et les relations avec les adultes sont très souvent compliqués avec ses changements, ses crises et ses conflits qui sont à gérer.

Les pensées changent et s'affirment. Des questions sur soi se révèlent. Les réponses ne sont pas forcément celles que l'on pense, et résultent principalement des actes, des expériences vécues. Des émotions diverses investissent le corps et l'esprit. Entre l'amour et la haine, l'indignation et la modération, la raison et les sentiments, l'espoir et le doute, la chance et la fatalité, les croyances, la moralité, la justice, ... la vie et la mort, il est difficile de progresser dans la société et devenir autonome, surtout quand son propre monde actuel est déjà très trouble et incompréhensible.

Moi-même, j'ai été cet adolescent rêveur et perturbé par le monde qui s'ouvre à soi. Cet adolescent plein de joies, de peines, de colère, de désarroi et d'incompréhension, plein d'amours et d'émotions qui nous submergent, d'espoirs et de partages. J'ai été cet adolescent qui avait envie d'apprendre et de savoir pourquoi et comment le monde tourne, l'envie de voyager et d'accéder à ses rêves, l'envie de liberté, de pouvoir voler au-dessus de la mêlée. Cette mêlée qui s'empêtre de plus en plus dans un capharnaüm politique, financier avant parfois d'imploser.

C'est ce qui arrive aux trois acteurs principaux du récit de fiction qui va suivre. Ils se trouvent dans cette période de fin d'adolescence. Je me retrouve peut-être un peu en eux, mais vous aussi, vous verrez, sans doute.

Ironont-ils jusqu'au bout de leurs pensées ? Accéderont-ils à leurs rêves ? Feront-ils les bons choix ? Feront-ils les bonnes

rencontres ? Arriveront-ils à passer sans encombres ni séquelles vers la vie d'adulte ?

Mais, dès à présent et sans attendre, commençons par faire connaissance.

•



*Toutes ressemblances seraient pure coïncidence
Portraits robots nés de l'imagination de l'auteur*

•

Chronologie et parcours des personnages en fin de récit

1. Le mal-être de trois ados

En ce dimanche 28 juin 1981, trois garçons flânent dans les rues de Laval*. Apparemment, comme tout autre adolescent de leur âge, ils s'amusent bien, et sont heureux de vivre. Pourtant en ce bel après-midi ensoleillé, ces trois ados ont l'air préoccupé. Leurs soucis : leurs parents. À ce moment de la journée, ils cherchent tous les trois une solution, un remède qui serait efficace à cela.

Le premier, qui va sur ses 17 ans, est sûrement le plus robuste des trois, et même de tout son lycée. Marc est un vrai athlète. Surnommé *Rambo* par ses camarades, personne n'ose trop se frotter à lui, de peur de passer un mauvais quart-d'heure. Si le jeune homme se défend très honorablement en éducation physique, il en est autrement du reste de ses résultats scolaires. Marc est du genre paresseux.

Une des causes principales serait due aux rapports rugueux avec ses parents. En effet, ces derniers se foutent royalement de ce que pourrait devenir l'avenir de leur fils. Son père rétorque toujours à son sujet :

– Qu'il se débrouille tout seul ! Moi à son âge...

Ce manque d'attention envers leur fils serait né d'une promesse mutuelle faite le jour de leur mariage. Ils s'étaient accordés sur le point de ne jamais avoir d'enfants, pour eux synonyme de fardeau. Mais malgré leur attention réciproque, quelques mois après leur union, madame tomba enceinte. Impossible pour elle d'interrompre la grossesse pour cause de santé fragile. Alors ce qui devait arriver arriva : un petit garçon.

Ne sachant pas comment le nommer, et ne voulant

* Préfecture du département de la Mayenne

pas vraiment se creuser les méninges, ils trouvèrent la solution en regardant l'éphéméride sur le calendrier postal. La fête du jour était la saint Marc, le prénom fût choisi.

Bien sûre, l'idée de le faire adopter par une autre famille avait germé dans leurs têtes. Mais la grand-mère paternelle était tombée sous le charme de cet enfant, et cette dernière n'aurait jamais accepté la chose. Dès l'âge de 7 ou 8 ans, Marc fût pratiquement livré à lui-même dans toutes les situations de la vie quotidienne. Son soutien principal, la grand-mère, avait hélas rendu l'âme. Ainsi depuis ce jour, quand il avait décidé quelque chose comme ne pas se rendre à l'école par exemple, l'autorisation parentale n'était pas nécessaire. D'ailleurs depuis et jusqu'à aujourd'hui, il lui était quasiment impossible d'adresser la parole à son père, et encore moins à sa mère.

Il arriva un jour où la conseillère d'éducation du lycée, trouvant que Marc manquait beaucoup de cours, entraînant de mauvais résultats dans toutes les matières sauf l'éducation physique et le travail manuel, donna rendez-vous à ses parents. Ces derniers ne se rendirent pas au rendez-vous proposé la première fois, ni même la deuxième. Après plusieurs tentatives sans réponses, la conseillère leur ordonna par lettre recommandée de venir tel jour à telle heure sous peine de se déplacer elle-même avec une assistante sociale. Les parents se résignèrent donc à venir parler du cas de leur fils. Ils promirent bien gentiment à la fin de l'entrevue que Marc ne manquerait plus un cours et qu'ils feraient en sorte que son travail soit plus assidu. Belles promesses ! Rien ne fût fait, et Marc continua sans relâche à faire l'école buissonnière quand cela lui plaisait.

– Alors Marc ! On ne t'a pas vu encore vendredi ! Le contrôle de math t'a fait peur ?

– Tu parles ! répondit Marc à son copain Franck.

Franck, justement, le deuxième de ces trois ados, est le plus jeune, bientôt 16 ans. Il est également le plus petit et

assez chétif. Par contre, de caractère, c'est un garçon qui ne se démonte jamais, parfois même téméraire, il n'a peur de se mesurer à plus fort que lui, ce qui a plus tout de suite à Marc.

Contrairement à Marc, Franck, lui, a d'assez bons résultats scolaires. Du moins dans les matières littéraires où il excelle, ainsi que les langues vivantes. Ses points faibles : les mathématiques et tout ce qui pourrait avoir rapport avec les chiffres. Quand le bulletin scolaire du trimestre tombe sur la table de cuisine de chez lui, c'est l'engueulade assurée. Ses parents sont d'une méchanceté inouïe avec lui. Ils ne font pas attention aux bonnes notes du bulletin, mais vont plutôt s'attarder sur les mauvaises volontairement. Et bien sûr, il s'ensuit une punition magistrale à chaque fois. Une privation de sortie pendant plusieurs semaines, ou bien Franck doit se coucher tous les soirs à vingt heures sonnantes sans broncher.

Franck a bien entendu essayé de tenir tête à ses parents, mais tout ce que cela lui apporte, c'est une bonne correction. Ce n'est pas la fin de ses malheurs, il a une sœur plus jeune de six ans chouchoutée par Papa et Maman. Dès qu'elle fait une bêtise, c'est certain, c'est lui qui prend et en subit les conséquences.

Franck est alors souvent privé de sortie. Pour un adolescent de son âge, c'est la punition la plus sévère que des parents puissent administrer à leur fils. Monsieur et Madame Pontevois, c'est leur nom, n'y vont pas de main morte avec lui quand il s'agit de le corriger. Ils emploient des moyens très radicaux. Ils utilisent pour cela tout ce qui leur tombe sous le nez. Son père a pourtant un petit penchant pour son cher et saint ceinturon.

Pour éclaircir la raison de leur méchanceté envers leur fils, il faut revenir au jour de l'accouchement. Son père était fortement désireux d'avoir une fille à tout prix et ne concevait pas le contraire, alors que son épouse était elle sans opinion sur le sujet. De toute façon, elle suivrait son

mari partout et sur tous les sujets de la vie. Cette antipathie envers le sexe fort provenait d'une sorte d'hérédité. En effet, l'enfance de Monsieur Pontevois ressemblait étrangement à celle que vit actuellement Franck. Si Franck avait été une fille, tous ses ennuis ne seraient que nuage de fumée.

Après Marc et Franck, le troisième adolescent se nomme Michael. Il est le bon et beau garçon de son lycée. Sa tête blonde et légèrement basanée a beaucoup de succès auprès de la gent féminine. Pourtant, plusieurs propositions lui ont été demandées, mais à aucune d'elles il n'a osé répondre positivement. Ses copains sur ce sujet ne le comprennent pas. Pour eux, à 17 ans, un mec comme lui devrait en avoir eu des dizaines. Michael, non. Comme si les filles n'avait pas pour le moment de véritable intérêt pour lui. Souvent à la question :

– Hé ! Michael ! Regarde un peu la nana !

Il répond alors à ses copains :

– Bof ! Ce n'est pas mon style. Ce n'est pas encore ma femme idéale.

Sa femme idéale comme il dit, une belle brune aux yeux bleus qui l'aimerait tel qu'il est, autant que lui-même, le grand amour quoi ! Une fille qui ressemblerait un peu à sa mère dont il ne lui reste que quelques photos vieilles et jaunies de dix-sept ans.

Sa mère est décédée à sa naissance. Son père, pendant des années, cacha son chagrin. Puis un soir, il revint ivre mort à la maison, et donna une énorme raclé à son fils en l'injuriant et en criant :

– Salop ! C'est de ta faute, espèce de petit morveux, si ta mère est morte. Tu l'as fait mourir, à toi d'en souffrir maintenant... !

Et depuis, presque tous les soirs, ça recommence. À chaque fois la même chose, il est saoul, fou de rage et l'insulte de tous les noms d'oiseaux qu'un homme sous l'effet de l'alcool arrive à vociférer.

Heureusement, Michael a un fort caractère. Il a de

plus d'excellents résultats scolaires. Il aime découvrir et apprendre toutes sortes de choses.

Les trois ados souhaiteraient fortement se sortir de ce pétrin familial. Ils rêvent de liberté et de bonheur, d'une vie sans stress ni angoisses quotidiennes. Pas obligatoirement une vie parfaite, mais une vie où ils seraient considérés pour ce qu'ils sont et non pour ce que les autres voudraient qu'ils soient.

En ce dimanche 28 juin 1981, ils se promènent ensemble dans les rues de Laval. Une solution semble germer et émerger de leurs esprits.



2. Le projet

– Si nous allions boire un coup, propose Franck, il fait chaud, et puis nous serions mieux assis pour discuter, non ?

– T'as du fric ? demanda Michael.

– Oui un peu. Du moins assez pour nous trois.

– Bon, allons chez Pierrot. C'est pas cher, et puis je le connais bien, c'est un copain de mon père.

Dix minutes après, ils étaient attablés à la terrasse d'un petit bistrot de quartier devant une bonne limonade bien fraîche servie par Pierrot le patron. Ce petit bar était bien connu pour sa simplicité et l'accueil chaleureux et complice de son patron. Les oubliés de la société, les paumés, les désespérés et toutes les personnes recherchant un peu de réconfort pour oublier leurs ennuis ou leur passé venaient ici. Pierrot, de taille moyenne et rondouillard, s'approcha de leur table avec son sourire habituel :

– Alors les enfants ! Ça va comme vous voulez ?

– Ouais, répondirent-ils en chœur.

– Très bien, très bien, envoya-t-il s'éloignant vers d'autres clients, voyant que les jeunes voulaient discuter.

Après s'être assuré que Pierrot et d'autres personnes ne pouvaient les entendre, leur discussion débuta. C'est Franck qui prit la parole.

– Alors, comment allons nous faire pour partir ?

– Il nous faudra une tente, suggéra Michael, parce que ne comptez pas sur moi pour dormir sous le tableau de Van Gogh.

Franck et Marc échangèrent un regard ignare. Michael rajouta :

– La « *Nuit étoilée* » est un tableau célèbre du peintre

Vincent Van Gogh. Je voulais donc dire pas de nuit à la belle étoile pour moi.

– Ah d'accord ! Hé bien, je m'en occupe. Il y en a une chez moi qui ne sers jamais.

– Bon, très bien, intervint Marc qui pour l'instant ne faisait qu'écouter attentivement ses camarades, trop occupé qu'il était à faire des bulles dans son verre avec sa paille, la question dormir est résolue mais il nous faut penser aussi à manger. On ne va tout de même pas partir sans quelques provisions !

– Oui, Marc a raison. Chacun devra amener de quoi se nourrir pour deux ou trois jours seulement pour ne pas trop nous charger, et puis, question argent, je crois que tout le monde est à sec !

– Heu ... ouais..., acquiesça à la fois Marc et Franck

– Bon, voilà ce que je propose. Nous pourrions demander à travailler dans les fermes où nous passeront.

– Quoi ! objecta Marc, travailler alors que nous partons pour être libre !

– La liberté et la fainéantise sont deux choses différentes je te signale !

– C'est une insulte, je...

– Allons calmez-vous tous les deux, s'interposa Franck qui avait l'habitude de ces petits éclats entre Marc et Michael, ce n'est ni le moment ni l'endroit pour une dispute. Marc, si tu n'es pas d'accord avec Mike, as-tu une autre solution à nous proposer ?

– Pour sûr que j'en ai une de solution. Et c'est la meilleure !

Puis regardant Michael dans les yeux, il lui cracha ces mots :

– Piquer, voler, prendre tout ce dont on aura besoin là et où nous nous trouverons.

Michael ne put se contenir à la provocation de son

camarade. Lui qui avait horreur de tout genre de malhonnêteté cria vers Marc son mécontentement en le prenant pour un fou, que la gendarmerie serait sûrement à leur recherche et qu'il vaudrait mieux ne pas se faire remarquer. Pour empêcher une dispute qu'il sentait venir, Franck mit tout au clair.

– Écoutez, cela ne sert à rien de se disputer. Nous nous débrouillerons sur place. Si nous ne trouvons pas de petits boulots pour subvenir à nos besoins, nous réfléchirons à ce moment-là à d'autres moyens pour nous nourrir et continuer. O k ?

– D'ac... répondit Marc un peu désappointé.

– Oui, mais...

Pressentant que la petite bagarre allait certainement reprendre de plus belle, Franck coupa la parole à Michael et changea de sujet.

– Pour manger et dormir, c'est réglé. Maintenant, où allons-nous partir ? Je crois que pour prendre le large et ne plus subir notre vie actuelle, le plus loin serait le mieux.

Ainsi, le projet que nos jeunes gens avaient en tête, était une fugue. La solution pour eux à tous leurs problèmes avec leurs parents respectifs était de s'éloigner un maximum du cocon familial. Cette idée est-elle la meilleure ? N'y-a-t-il pas d'autres chemin à prendre ? Pour eux trois, non, certainement pas. C'est mûrement réfléchi depuis des semaines. Ils sont près aujourd'hui à passer à l'action dans leur projet.

Chez Pierrot où le monde affluait de plus en plus, nos trois compères continuèrent leur discussion.

– Hé bien, descendons ! proposa Michael.

– Descendons ? s'interrogea Marc en ne comprenant pas ou en ne voulant pas comprendre où voulait en venir son camarade.

– Hé bien oui, allons dans le Sud. Il y a du soleil, la mer, un bon climat, nous pouvons trouver là-bas la tranquillité

que nous recherchons.

– Pour être loin, c'est loin ! dit alors Franck, tu comptes t'y rendre comment, à pied ?

– Ne vous inquiétez pas pour ça, rétorqua Marc, je pense avoir la solution. En tout cas nous ne ferons pas de marche à pied, vous pouvez compter sur moi. Je ne peux pas vous en dire plus maintenant. On se retrouve demain au "bahut", d'ac ?

– Ok

– D'accord, à demain, termina Michael.

Sur ce, ils se quittèrent chacun de leur côté. Franck et Michael étaient tous les deux intrigués et curieux de savoir ce qu'avait envisagé Marc. Ce dernier, content et fier, avait eu le temps de glisser à l'oreille de Franck qu'il l'attende dans cinq minutes devant le cinéma « *Le Maine* ».

On retrouve donc cinq minutes plus tard, Franck et Marc au point de rendez-vous fixé en douce. Marc regardait les dernières affiches de films sortis ces derniers jours.

– Ah, tu as vu les derniers films qu'ils passent cette semaine ? « New York 1997* », ça l'air pas mal !

– Non, mais tu m'as fait venir ici pour me parler ciné ! Pourquoi tant de mystère ? Et Mike ?

– Je sais bien que Mike n'aurait pas aimé ce que j'ai à te dire. Je préférerais t'en parler avant. Il le saura plus tard.

– Qu'il sache quoi ?

– Hé bien voilà... mon idée en fait, c'est...

Marc hésite. Franck acceptera-t-il lui aussi son idée qui, pour lui, est la meilleure.

– Allons ! Vas-y ! Parle ! Ne me fait pas attendre !

– Pour aller dans le Sud, ce qui soit dit en passant est une excellente idée de Mike... Il nous faudrait un moyen de locomotion assez rapide.

* Film de science-fiction et d'action, américano-britannique, réalisé par John Carpenter en 1981.

– Oui... et bien entendu, tu as pensé à quelque chose ?

– Mouais... On pique des scooters.

Complètement éberlué, Franck rétorque aussi sec :

– T'es complètement cinglé ou quoi ! Je comprends pourquoi tu faisais tant de mystère, surtout auprès de Mike. Je crois qu'il va falloir trouver autre chose.

– Mais crois-moi, c'est la seule solution, et puis les scooters, c'est solide. On ne va quand même pas faire du stop ! La radio, les journaux ou même la télé seront au courant très vite. Pas par mes parents, ça c'est sûr, mais surtout par les tiens. Ils en ont le pouvoir et les moyens. Souviens toi, il y a quelques mois, tu avais seulement un quart-d'heure de retard chez toi et...

Sûr que Franck s'en souvenait. Comment ne plus se rappeler son père le battre avec sa ceinture de cuir. Tout cela parce que son professeur de sciences physiques l'avait un peu retenu pour bavardage, et qu'il avait en conséquence loupé son car scolaire devant le ramener à la maison. Franck avait fait alors de l'auto-stop pour pouvoir rentrer le plus rapidement possible. Les automobilistes ne s'arrêtant pas facilement pour prendre un collégien, il avait dû attendre la sympathie d'un chauffeur routier pour le déposer à deux pas de chez lui avec un bon quart-d'heure de retard sur l'heure habituelle.

Son père l'attendait déjà devant le grand portail du parc de la maison où était stationnée une estafette de police près de sa grosse berline allemande blanche. Franck s'était posé la question à cet instant : que pouvait bien faire la police à cette heure devant chez lui ? Il avait donc pressé le pas pour entrer dans le vestibule, se dévêtir et se diriger vers le salon où une conversation animée était en cours.

Monsieur Pontevois assis sur le canapé, buvait un whisky de sa marque préféré, tandis que madame se tenait debout auprès de deux hommes tenant également un verre à la main, d'orangeade ceux-là, et portant tous les deux l'uniforme de policier. Ces derniers le dévisagèrent dès son

entrée dans la pièce, et l'un d'eux avait posé cette question en se retournant vers les parents :

– Ne serait-ce pas notre disparu par hasard ?

Les Pontevois se confondant en excuses pour les avoir dérangés pour rien, reconduisirent les policiers vers la sortie. Dès qu'ils furent partis, sa mère commença à crier son humiliation et son indignation alors que son père finissait son whisky d'un trait. Franck avait voulu leur expliquer le pourquoi légitime de son retard, mais son père plus prompt, avait déjà sa ceinture à la main. Impossible d'échapper à la raclée qui se présageait. Ah oui ! Il se rappellera toujours ces coups reçus injustement, sa mère braillant tout ce qui lui passait par la tête, et sa sœur, attirée par le bruit, descendue de l'étage, qui se marrait dans son coin en le pointant du doigt.

–Franck ! Tu rêves. Tu ne m'écoutes pas ?

– Excuse-moi Marc. Je pensais à ce que tu venais de dire il y a un instant. Je crois que tu as raison, une fois parti, nous ne devons pas nous faire remarquer, et ce vol de scooter est sans doute la seule solution pour aller vite en moins de temps possible. De plus, je ferais n'importe quoi pour me barrer de chez moi.

– Bon alors, voici mon plan si tu es d'accord.

Franck fit un signe positif de la tête.

– Mercredi prochain, je dois me rendre au travail chez Durant.

Marc se faisait un peu d'argent de poche en aidant ce commerce de cycle, près du pont, en tant qu'apprenti mécano.

– Oui, je vois, répondit Franck.

– Alors, c'est simple, pendant que tout le monde aura le dos tourné, je subtiliserais la clé d'entrée du magasin. Ton travail à toi consistera à attendre au-dehors pour que je puisse te la donner. Pendant que je continuerais mon taf, tu iras en faire un double chez le serrurier de l'autre côté du

pont au centre. Les clés sont faites en cinq minutes montre en main.

– Et je paye comment ?

– T'inquiète, je me débrouille pour te donner ce qu'il faut.

– Bon, d'accord, je te rapporte la clé... et ensuite... ?

– Hé bien, un jeu d'enfant ! Avec le double, le soir, nous viendrons au magasin. On pique les scooters placés en devanture.

– Nous n'allons pouvoir en prendre que deux, et puis on risque pas de se faire prendre ?

– Ne t'en fais pas ! Moi, je prendrais ensuite celui de mon père. Il pense qu'il est en panne. C'est moi qui ai simplement dévissé le fil du démarreur. Quant à l'autre scooter, il sera pour Mike. Le risque ! Il y en a presque pas crois moi. Un jeu d'enfant je te dis !

– D'ac, c'est bon. Quand partirons-nous ? Le plus vite possible serait le mieux non ?

– Il faut que l'on parte la nuit même pour gagner un maximum de temps sur l'alerte et les recherches.

– Moi, je suis partant pour ce mercredi. À quelle heure veux-tu que j'y sois pour récupérer la clé ?

– Vers dix heures devant chez Durant. Mais je t'en reparle au lycée. On avertira Mike aussi. Bon j' t laisse, salut.

– Salut, à demain.



3. Les scooters

Ce mercredi, Marc se leva tôt pour se rendre à son travail comme toutes les semaines chez les Cycles Durant. Il y gagnait un peu d'argent de poche. Le seul moyen qu'il avait pour s'en procurer, étant donné qu'il ne pouvait certainement pas compter sur ses parents pour lui en donner.

Il se leva, enfila illico presto son jean tout délavé, ses baskets blanches devenant jours après jours de plus en plus grises et son polo vert kaki qu'il affectionnait tout particulièrement pour ce l'avoir payé avec ses propres deniers. Il ouvrit la porte de sa chambre. Les ronflements rauques et les sifflements de son père et de sa mère dans la chambre voisine, laissaient présager qu'ils dormaient encore à poing fermé. Il se dirigea sur la pointe des pieds vers la cuisine où il ingurgita vite fait bien fait un petit déjeuner modeste composé d'un simple bol de café noir sucré sans goût ni saveur (sa mère n'avait jamais su faire un bon café) et deux tartines beurrées passées au préalable dans le grille-pain. Une fois terminé, il prit son blouson de cuir offert par feu sa grand-mère, le seul être dans sa famille qu'il est connu, et qu'il l'avait vraiment aimé comme un petit enfant doit l'être. Elle était décédée trop tôt pour lui d'une simple crise cardiaque en sortant le matin pour aller chercher son pain, devant chez elle, il y a deux années maintenant. En sortant, il n'oublia pas de prendre la clé du scooter de son père accrochée à un clou près de la porte d'entrée, et emprunta la petite allée le long de la maison pour se rendre vers la cabane en bois au fond du jardin. La porte grinça comme à son habitude. Il en sorti l'engin et le poussa jusqu'à la route où, après avoir remis le fil du

démarrreur, il le démarra sans aucun souci. Il chauffa le moteur rapidement et partit chez Durant. Il pensait alors que tout pouvait se jouer aujourd'hui. Enfin, ce soir, lui et ses deux copains pourraient, il l'espère, s'envoler vers la liberté !

Huit heures trente sonnèrent dans la chambre de Franck. Il sursauta et tapa violemment dessus pour le stopper. Il s'étira et bâilla bruyamment, se leva, s'habilla sorti de sa chambre, se rendit aux toilettes puis descendit les escaliers pour se rendre dans la cuisine où l'odeur de lait chocolaté se répandait dans toute la pièce. Sa mère préparait le petit déjeuner comme tous les matins. Il pris un bol dans le placard et s'attabla. Il était le premier, sans compter sa mère. Il se versa le chocolat fumant et se beurrerait quelques biscottes quand Madame Pontevois s'adressa à lui d'un ton sec :

- Ne prends pas trop de biscottes, il doit en rester pour ton père et ta sœur qui ne devraient pas tarder à descendre.
- Mais il en reste suffisamment pour trois.
- Ne répond pas ! ... Tiens voilà ton père.
- Bonjour chérie, lança-t-il à son épouse.

Puis remarquant Franck à table :

- Au fait, tu ne comptais pas sortir aujourd'hui ?
- Ben si. Pourquoi ?
- Hé bien, tu vas devoir remettre tes projets à un autre jour. Aujourd'hui, tu restes dans ta chambre pour apprendre ta Science physique.
- Mais Papa, je n'ai pas de devoir de Sciences physiques cette semaine, et puis on dit des Sciences...
- Je n'ai pas de leçon à recevoir de toi ! Rappelle-moi la note de ton dernier devoir ?
- Merde, pensa Franck en lui-même, la prof a dû lui cafter.
- Ah, tu ne réponds pas... hein ! Ne te fatigue pas va, je

vais te rafraîchir la mémoire. Tu as eu un trois sur vingt, honteux ! Alors, une semaine sans sorties. Maintenant, tu retournes dans ta chambre, nous t'appellerons pour le dîner.

Il n'y avait rien à faire ni à rajouter là-dessus. C'était sans appel. Il se leva et remonta vers sa chambre. Il rencontra sa sœur dans les escaliers qui, comme à l'accoutumer, ricanait à son égard. Il ne put s'empêcher de lui envoyer une baffe bien méritée. Elle hurla, son père accourut et en voyant sa petite fille adorée en larmes, il cria dans la direction de Franck :

– Ce n'est plus une semaine, mais deux, aller ouste, dégage dans ta chambre avant que je me fâche vraiment !

Franck ne l'écoutait déjà plus, il s'était enfermé dans son univers à lui, sa chambre, le seul endroit ici où il pouvait être à peu près tranquille. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire d'avoir écopé de deux semaines au lieu d'une. Le plus important dans cette affaire, c'est qu'il avait un rendez-vous à dix heures. Il devait se débrouiller pour pouvoir sortir malgré la punition. Marc lui en voudrait, et ils ne pouvaient pas remettre ça à un autre jour. C'était maintenant ou jamais. Comment s'échapper d'ici sans être vu par ses parents et sa petite fouine de frangine ? C'est alors en regardant par sa fenêtre qu'il eut une lumière de génie, la gouttière en zinc qui se trouvait juste au coin de la maison où se trouvait sa chambre. Il réfléchit cinq minutes en tournant en rond puis ouvrit la fenêtre. Il fallait tenter le coup. C'était la seule issue. Il enjamba le rebord avec précaution, s'agrippa à la gouttière, et se laissa glisser jusqu'au sol. Quel jeu d'enfant. Il courut ensuite vers le grand portail en contournant le parc à travers les arbres pour ne pas se faire voir de la maison, l'ouvrit et éclata de rire. Il ne pensait pas que cela serait si facile.

– Je vous ai bien eu les vieux !Bon, il faudra faire le chemin inverse avant midi pour pas qu'ils s'aperçoivent de la supercherie. On verra le moment venu. Pour l'instant pensons à Marc.

Il était 8 h 45, largement le temps de se rendre jusqu'au centre-ville.

Quand Michael se réveilla à son tour, il était presque onze heures. Il ressentait une vive douleur dans le dos, et quelques bosses étaient apparues sur sa tête. Se regardant dans un miroir, il vit qu'il avait un œil au beurre noir. La veille, son père était comme souvent rentré ivre mort. Il s'était approprié une poêle restée sur la table de la cuisine, comme si cette dernière n'attendait que cela pour servir. En titubant, son père avait marché vers la chambre de son fils. Michael absorbé dans ses leçons et devoirs ne l'avait pas vu venir. Il ne pu donc pas se défendre et fut pris par surprise. Il reçu sur le dos un coup asséné avec violence avec cette fameuse poêle. Pendant cinq minutes qui parurent longue à Michael, son père le frappa en l'injuriant et en lui remettant la faute de la mort de sa mère sur sa conscience. Puis fatigué, il finit par aller cuver son vin sur le canapé tout rappé et déchiré dans la pièce voisine.

Michael eut du mal à s'endormir. Il repensait aux coups reçus auparavant, mais aussi à la conversation téléphonique avec Franck qu'il avait eu avant l'arrivée de son père. Franck lui demandait de préparer ses affaires pour pouvoir partir le soir même. Mais par quel moyen ? Son copain avait été très vague à ce sujet. Y-aurait-il un rapprochement avec ce que mijotait Marc ? De toutes manières, Franck lui dira tout ce soir quand il viendra le chercher pour partir enfin vers la liberté !

Marc travaillait depuis un certain temps déjà. Il était dix heures à la vieille pendule de l'atelier où il était affairé à remettre en état la vieille Mobylette du gars Fernand, voisin du magasin et ami d'enfance de monsieur Durant.

– Bon sang !... je n'ai toujours pas la clé et Franck doit déjà m'attendre dehors. Il faut que je trouve absolument le moyen de... oh ! J'ai une idée.

Il se dirigea vers son patron. Monsieur Durant se trouvait entrain de comptabiliser les factures clients.

– Excusez-moi patron, mais pourrais-je prendre une petite pause cigarette à l'extérieur, j'en profiterais pour regarder si les scooters sont toujours bien cadenassés ?

– D'accord, mais ne sois pas long, j'ai encore du boulot pour toi.

– Merci patron !

Marc marcha de ce pas vers la porte qui sépare la boutique de l'atelier du magasin. Il savait qu'il y trouverait la clé. Il alla vers le comptoir en ayant vérifié que personne ne pouvait le surprendre. Il saisit la clé qui se trouvait bien là où il le pensait, près de la caisse. C'est à cet instant que la patronne entra en provenant de l'appartement jouxtant le magasin.

– Hé bien, que fais-tu avec la clé du magasin ?

– Oh je... c'est le patron qui m'a demandé de lui rapporter.

– Ah ! Et pourquoi en a-t-il besoin ?

– Je sais pas, mais il m'a demandé aussi d'aller vérifier si les scooters étaient bien attachés. Je crois qu'il a peur des vols ces temps-ci.

– Ah bon d'accord.

Ouf, il s'en était bien sorti sur ce coup-là. Il trouva Franck comme prévu adossé au mur de la maison voisine. Il lui tendit la clé.

– Fait vite, j'ai été obligé de mentir à la patronne. Je ne voudrais pas qu'elle en parle à son mari.

– Je vais faire de mon mieux, ça déjà pas été simple de venir ici. Je te raconterai plus tard. À tout à l'heure.

Il se précipita en courant vers le serrurier de l'autre côté du pont non loin de la mairie. Il lui demanda de lui faire un double de la clé qu'il lui tendait. Le vieux, la barbe et la moustache grisonnante, le regarda par-dessus ses lunettes. Michael vit sa surprise et il lui raconta alors très vite que sa petite sœur était enfermée dans un placard à balais et qu'il n'arrivait pas avec cette clé à ouvrir.

– Elle est peut-être usée !
– Bizarre, mais je vais t'en faire un double tout de suite.
As-tu de quoi payer ?

Michael attendant cette question répondit aussitôt :

– Maman passera ce soir après son travail pour vous payer.

Le vieux serrurier connaissait la mère de Franck qui faisait parfois des heures de permanence à la mairie.

– Bon, j'en ai pas pour longtemps, attends-moi ici.

Les cinq minutes que prit le serrurier pour le travail demandé lui parut une éternité, mais enfin, il pointa le bout de son nez à nouveau avec un grand sourire.

– Aller, va vite délivrer ta petite sœur !

– Merci m'sieur.

Il sortit en courant de nouveau avec le précieux sésame. Cette clé pouvait être la clé de leur liberté. Il ne put s'empêcher tout de même d'avoir à l'esprit que si tous les serruriers étaient comme celui-là, les cambriolages se feraient sans casse.

Alors que Franck arrivait tout essoufflé de sa course à la hauteur du magasin de cycles, il entendit très distinctement des voix fortes provenant de l'atelier.

– Qu'as-tu fait des clés Marc ? J'attends une explication.

Monsieur Durant semblait très en colère mais surtout très désappointé car il faisait entièrement confiance à Marc qu'il employait depuis des mois maintenant sans avoir eu le moindre reproche à lui faire. Il ne comprenait pas le silence du jeune homme. Marc devait trouver très vite quelque chose à répondre pour gagner du temps. Il savait que Michael ne saurait tarder maintenant.

– Heu... Patron... J'ai dû égarer la clé près des scooters.

– Mais je ne t'ai pas demandé de m'apporter la clé du magasin ?

– Je croyais avoir compris pourtant...

– Tu ne te fous pas de moi au moins, je serais vraiment déçu de ta part !

– Non, je vous assure que...

C'est ce moment que choisit Franck pour entrer triomphalement en brandissant la clé.

– Excusez, mais ne serait-ce pas cette clé que vous cherchez ?

– Mais oui, où l'as-tu trouvé ?

– Près des scooters en passant. Ayant entendu de loin la discussion animée, j'ai pensé tout de suite qu'elle devait vous appartenir.

– Hé bien, je te remercie. J'étais sur le point d'accuser ton camarade à tort. D'ailleurs, cela m'étonnait de sa part. C'est un gars honnête. Écoute Marc, pour me faire pardonner, je te laisse le reste de la journée libre. Je me débrouillerai pour finir le boulot sans toi. Et puis Fernand peut bien attendre sa Mobylette un jour de plus.

– Oh merci patron !

Dix minutes plus tard, nos deux compères se trouvaient dans la rue. Marc remercia Franck d'être arrivé pile-poïl au bon moment.

– J'ai eu chaud. Tu es vraiment arrivé à la seconde près. Comment tu t'en es sorti, toi, chez le serrurier ?

– Formidablement ! Tiens regarde, voilà le double. J'ai dû inventer une histoire à dormir debout, mais il a tout gobé même le fait que c'est ma mère qui passerait payer. C'est fou comment les gens peuvent être naïfs des fois !

– C'est dingue qu'il ait pu te croire. Enfin le principal est qu'on est la clé.

– Oui, la clé du paradis !

Tous les deux se donnèrent rendez-vous chez Marc ce soir à dix-neuf heures précises.

Pendant tout ce temps, Michael avait soigné ses bosses et son œil poché. Il se demandait bien ce que ses

deux copains pouvaient faire en ce moment. Il n'avait pas eu de nouvelles d'eux depuis hier au lycée. Il savait que Marc travaillait le mercredi chez Durant cycles. Ensuite, lui et Franck passaient toujours le voir. Aujourd'hui, il y avait certainement quelque chose de neuf pour qu'ils ne soient pas venus. Quelle était donc cette fameuse idée de Marc non révélée ? Michael réfléchissait à la question mais sans trouver de résultat. Le téléphone sonna. Il ne réagit pas à la seconde trop absorbé dans sa méditation. Après trois sonneries, il se leva et alla décrocher le combiné.

– Allô !

– Mouais Mike...

– Ah ! Franck ! Je commençais à me demander ce que vous faisiez.

– Euh... en fait, nous étions... disons... très occupés ce matin.

– Aurait-ce, par le pur des hasards, un rapport avec l'idée de Marc ?

– Hé bien oui... je n'ai pas le temps maintenant de t'expliquer... mais je viendrais ce soir vers 22 h pour t'en dire plus long. En attendant, prépare ton sac à dos avec quelques affaires. Si tout ce passe comme prévu, nous partirons dans la nuit.

– Mais que veux-tu dire ?....

– Pas le temps... à ce soir !

Michael ne put dire autres mots. Il avait raccroché. Dans sa tête, tout se bousculait. Mais pourquoi tant de secrets ? Que lui cachait-on ? Bon, d'après son camarade, il le saurait ce soir. Donc, il n'avait plus qu'à faire son sac comme il lui avait consigné. Après tout, peut-être qu'enfin tous leurs ennuis se termineront avec ce départ. Il l'espérait vraiment, car là, c'était partir à l'aventure. Il ne pouvait certainement pas prévoir ce qui se passerait à la suite de leur fuite. Michael prit son vieux sac à dos servant pour le sport habituellement. Il y mit deux jeans, deux chemises,

quelques maillots, paires de chaussettes, une autre paire de basket, un peigne et nécessaire de toilette, plus tout son argent de poche qui ne pesait pas lourd. Il n'avait plus qu'à attendre 22 h que Franck vienne le chercher.

Ce dernier, justement, n'eut pas besoin, une fois rentré chez lui, d'escalader la gouttière pour rejoindre sa chambre. Ses parents et sa sœur étaient absents. Par contre mauvaise surprise, la porte de sa chambre était ouverte, son père avait dû vérifier et utiliser une autre clé. Mais pouvaient-ils se douter, tous, qu'il ne le reverrait sans doute jamais. Comme le fera Michael ensuite, il prépara ses affaires de voyage, ainsi que la toile de tente qu'il dû un peu dépoussiérer.

Tout cela dans un laps de temps le plus court possible. Il ne fallait pas se faire surprendre. C'est à cet instant, qu'il appela Michael pour l'informer des nouvelles que nous connaissons maintenant. Après avoir raccroché le combiné, il ne s'attarda pas, il prit son sac sur son dos et la canadienne trois places de ses deux mains. Il s'en alla alors chez Marc qui devrait lui expliquer son plan exact pour dérober les scooters. En partant, il ne put tout de même s'empêcher de regarder une dernière fois la maison qui l'avait vu grandir et, où il espère, ne jamais remettre les pieds.

Il arriva chez Marc exténué d'avoir porté sur tout le trajet la tente dans ses bras. Même petite, elle faisait son poids. Marc l'attendait comme prévu.

– Bon, allons-y, ne perdons pas de temps, je t'expliquerais tout en route.

Les deux garçons se mirent donc en chemin après que Franck est déposé toutes ses affaires chez Marc. Il était dix-neuf heures trente.

– Alors c'est simple, on entre avec le double, on prend les clés de contact des scooters, elles sont dans un tiroir près du comptoir-caisse. Ensuite, on sort avec les engins, et on se tire vite fait. Tout ça devrait nous prendre qu'une dizaine

de minutes au plus. O k !

– Ok, bien compris.

Ils arrivèrent en ville. La nuit n'étant pas tombée encore, ils décidèrent d'attendre dans un petit bistrot non loin du magasin. Vers 21 h, ils se rendirent sur les lieux.

– Bon sang ! Je n'ai pas pensé au rideau de fer !

– Merde ! Qu'est-ce qu'on va faire ? C'est fichu !

– Pas question d'abandonner maintenant si près du but. Suis-moi. Nous allons essayer par la porte de derrière.

– Oui, mais comment on va rentrer ?

– Il me semble que c'est la même clé que la porte de devant. Le double devrait fonctionner.

Marc avait raison, ils purent facilement ouvrir la porte grâce au double. Une fois à l'intérieur, Marc conseilla de ne pas faire de bruit pour éviter de réveiller le patron et sa femme qui résidait dans l'appartement au-dessus. Ils traversèrent à tâtons l'atelier. Franck suivait Marc de près, ce dernier connaissant les lieux par cœur. Ils atteignirent la porte qui séparait l'atelier du magasin. Elle n'était pas fermée à clé heureusement mais habituellement toujours ouverte. Marc l'ouvrit. Elle grinça si fort que tous deux en eurent froid dans le dos. Par chance, tout resta calme et silencieux. Ils entrèrent alors dans l'avant du magasin. Marc se dirigea seul vers le comptoir où il prit les clés de contact dans le tiroir près de la caisse. Maintenant, il fallait repartir dans l'autre sens et retraverser l'atelier avec les engins car ils ne pouvaient pas sortir par devant à cause du rideau de fer. Ils poussèrent donc chacun leur scooter. Ils avaient presque franchi tous l'atelier quand ils furent surpris par une voix tonitruante derrière eux.

– Pas un geste, petits voyous ! Où je vous tire dessus !

Marc, instinctivement, reconnut la voix de son patron. Mais ce dernier ne pouvait dans la pénombre savoir qui il était. Il fallait faire vite avant qu'il appuie sur l'interrupteur et découvre de ce fait que les voyous

présumés n'étaient autres que Marc et son copain.

Tout alla soudain alors très vite. Marc bondit sur monsieur Durant laissant choir son scooter. Il lui empoigna le bras tenant un beretta 81. Ils se battirent tous les deux au sol pendant un court instant. Puis soudain, toujours dans la pénombre, une détonation retentit. Franck, resté près de la sortie avec son engin, sentit son sang se glacer. Deux corps gisaient par terre à deux pas de lui. Puis, l'un des deux se releva. Qui ?

– C'est bon, c'est moi, dit la voix de Marc.

– Merde ! Il est

– J'en sais rien, et on a pas le temps de vérifier. En tout cas, c'était lui ou moi. Allez filons vite d'ici avant que tout le quartier soit ameuté.

Reprenant son propre scooter, Marc et Franck démarrèrent. Marc s'arrêta quelques kilomètres plus loin pour dire à son ami :

– Va chercher Mike, et surtout pas un mot sur Durant. Vous me rejoignez chez moi.

Tous deux repartirent en trombe chacun de leur côté.



4. Première nuit

Pendant la durée séparant le centre-ville de chez Michael, Franck, sur son scooter bleu indigo, songeait aux événements qui venaient de se produire tout à l'heure.

Marc n'avait pas du tout paniqué, il avait gardé un sang froid exemplaire alors que lui avait eu la trouille de sa vie. Qu'aurait-il fait si Marc ne s'était pas relevé et serait resté inerte devant ses yeux ? Il n'y avait eu qu'un seul coup de feu. Dans ce cas c'est monsieur Durant qui se serait relevé. Non seulement Marc aurait été blessé, voire pire, mais en plus, lui aurait été attrapé pour vol et agression. Il n'aurait jamais eu le temps ni le courage de s'enfuir en laissant son camarade.

Enfin, Marc était vivant, ils avaient les deux scooters espérés, et à part cet incident tout s'était à peu près déroulé comme prévu. C'est certainement cette satanée porte qui en grinçant avait alerté le patron. Si son intervention n'avait pas eu lieu, alors ils auraient pu déguerpir ni vu ni connu. Et puis, ni Marc ni lui n'avaient eu l'intention de commettre un crime. D'abord, ils ne savaient pas si monsieur Durant était mort ou simplement blessé. Et puis, c'était de la légitime défense après tout. Ce le commerçant qui les menaçait d'une arme. Marc avait bien agi en voulant le désarmer, sinon, s'en était fini de leur aventure et les problèmes avec leurs parents auraient continué et se seraient peut-être même aggravés. Bon, il fallait mieux ne plus penser à cela. D'ailleurs, il venait d'arriver devant la demeure de Michael.

Il laissa sa machine le long du trottoir et scruta la maison. Il ne distinguait pas grand-chose car c'était nuit sans lune. Il était plus de 22 h. Il put apercevoir tout de

même que les volets étaient clos. Pas une seule lumière ne luisait dans les entrebâillements. Franck ne voulait surtout pas réveiller le père de son copain, surtout si celui-ci n'était pas dans son état normal. De toute façon, il savait comment opérer, ce n'était pas la première fois qu'il venait chercher Michael un soir. Il enjamba le petit portillon en PVC blanc passé par le soleil, et prit l'allée qui longeait la maison. Arrivant à la hauteur de la chambre de son camarade, il grimpa sur le rebord du vasistas du sous-sol juste en dessous, puis gratta aux volets. Presque aussitôt, ces derniers et la fenêtre s'ouvrirent. La tête de Michael apparut. Il était habillé d'un pantalon de jogging jaune avec l'inscription bleue ciel "Athlétique club", d'une veste du même jaune sans manches sur un maillot blanc portant la même inscription. C'était la tenue qu'affectionnait actuellement Michael, pour deux raisons : la première il adorait les vêtements de sport et il aurait bien souhaité pratiquer une discipline comme le cyclisme dans un club ; la seconde, le jaune, une de ses couleurs préférées qui lui faisait penser au soleil et à sa mère d'origine méditerranéenne.

– Ah ! Te voilà ! Tu es resté dans le noir ?

– Mouais, je ne voulais pas attirer l'attention de mon père. Il s'est avachi sur le canapé en rentrant, il y a une heure environ. Une chance pour moi qu'il n'ait pas eu la force ce soir de venir me battre !

– Ce n'est pas lui ton œil...

– Si, mais c'était hier. Ça se voit encore ?

– Heu... non, enfin... si, un peu. Mais je ne suis pas là pour te parler de ça.

– Ah oui ! Enfin ! je voudrais bien savoir ce qui s'est passé ! Mais sortons ! Nous serons plus tranquille. Tu me raconteras tout ça.

Michael, après avoir mis son blouson kaki et prit son sac à dos, sauta par-dessus la fenêtre et atterrit à côté de

Franck. Tous les deux allèrent vers la rue. En voyant le scooter bleu que Franck venait d'enfourcher, il fut surpris et interrogea immédiatement.

- Il n'est pas à toi, je ne l'ai jamais vu ?
- Heu... oui, il n'est pas à moi, et non tu ne l'as jamais vu.
- Comment ça ! Explique !
- Ben... nous...

Franck n'avait pas le courage de lui avouer que Marc et lui-même avaient volé deux scooters. De plus Marc lui avait conseillé d'éviter de lui dire.

– Alors, tu me dis quelque chose ou je n'ai pas le droit de savoir ?

– Il appartient à mon oncle. Je lui ai emprunté pour quelques jours, inventa Franck.

C'était la seule chose qui lui était passée par la tête à ce moment-là.

– Emprunté ou volé ?

– Cela n'a pas d'importance, de toutes façons il ne s'en sert pour ainsi dire jamais avec ses problèmes de dos. Il ne va pas lui manquer.

– Bon. Et les casques ? Ils sont aussi à ton oncle sans doute !

– Oui, tiens voilà. Prend celui-là. Monte derrière, nous devons rejoindre Marc chez lui le plus vite possible. Il doit nous attendre.

Michael enfila le casque et monta à l'arrière du scooter qui lui semblait tout de même bien neuf pour un soi-disant d'occasion emprunté. Alors que Franck démarra, il regarda une dernière fois la maison de son enfance malheureuse où son père devait encore être vautré sur le canapé cuvant les dizaines de bières qu'il avait dû, sans aucun doute, s'enfiler dans la soirée. Devait-il déjà regretter de partir sans avoir essayé de sortir son père de l'emprise de l'alcool, ou au contraire, partir sans remords pour ce que ce dernier lui avait fait subir ? Pour l'instant dans son esprit, et

pendant tout le trajet qui les séparait de chez Marc, c'est à la souffrance endurée pendant des années qu'il pensait. Il en avait trop bavé avec son paternel. il devait dès à présent prendre du recul, quitte à revenir après quelques temps voir si celui-ci avait changé d'état d'esprit en lui en l'estimant coupable de la mort de sa mère à sa naissance.

Franck venait d'arrêter le scooter devant un petit pavillon blanc surplombé d'un toit de grosses ardoises grises en forme de losange avec sur son sommet une grossière antenne de télévision. Un énorme sapin bleu, d'au moins trois ou quatre mètres de hauteur, cachait pratiquement toute la façade grisonnante de la maison. Franck se souvint alors qu'autour de cet arbre, il avait joué aux Indiens Sioux avec Marc lorsqu'ils avaient une dizaine d'années environ. Ce fut d'ailleurs pendant un de ces jours où, par jeu, il avait attaché Marc au tronc du grand sapin et tournait autour pendant que ce dernier essayait en vain de se libérer, qu'ils virent Michael pour la première fois. Ils ne se doutaient pas à l'époque que ce gamin deviendrait un de leur meilleurs amis. Oui, Franck se souvient très bien. Cette Deux-Chevaux gris-bleue s'arrêtant devant chez Marc, et cet homme gesticulant en sortant et criant :

– C'est tout de même pas possible ! Nous sommes déjà à la bourre et ce p'tit imbécile qui a envie de pisser ! Allez descend et dépêche toi !

Stoppant alors ces rondes autour du sapin et laissant Marc lui crier qu'il en avait ras le bol d'être saucissonné, il vit le gamin de la Deux-Chevaux commencer à uriner sur le petit muret qui séparait la rue du jardin des parents à Marc. Ce dernier voyant cela à son tour hurla de plus belle pour que son camarade le détache.

– Franck ! fait vite bon sang !

L'urineux s'aperçut qu'il était épié par les deux garçons déguisés en indiens. Franck et lui se regardèrent à ce moment-là les yeux dans les yeux pendant que Marc continuait à crier de plus belle, injuriant alors à l'encontre

de ce mioche de 9 ou 10 ans son désir de lui casser la figure pour avoir osé pisser sur son mur. Stupeur, pour seule réponse Michael, puisqu'il se prénommaît ainsi, leur tira la langue à tous les deux et s'enfuit à toutes jambes pour s'engouffrer sur la banquette arrière de la voiture qui démarra en trombe. Ce ne fut que le lundi suivant cet épisode, que leur instituteur leur présenta un nouvel élève, Michael. Les regards de Marc et de Franck se croisèrent aussitôt reconnaissant le pissou de la Deux-Chevaux comme ils l'avaient surnommé pendant un temps à l'époque. Pourtant, Franck se lia très vite d'amitié avec ce nouveau venu malgré les réticences de Marc qui voyait en lui un intrus. Celui-ci venant perturber le noyau d'amitié qu'il s'était forgé avec Franck. Depuis ce temps là, Franck dû souvent intervenir entre eux pour éviter les disputes, mais tous les trois ne se séparèrent plus.

– Reste ici, proposa Franck, je vais voir si Marc est prêt à partir.

Il laissa son scooter auprès de son copain, puis se dirigea vers le petit portail. Il l'ouvrit mais ne remarqua pas le petit bout de papier à sa gauche accroché sur la boîte aux lettres par Marc auparavant. Il manquait de luminosité à cet endroit car le grand sapin empêchait la lumière du réverbère de passer. Il escalada quatre à quatre les marches du perron, et frappa à la porte. Une grosse voix se fit entendre derrière. Franck reconnût le timbre rauque du père de Marc.

– Qui c'est ? Qui vient déranger les gens à cette heure ?

– C'est Franck, le copain de Marc... je voudrais savoir...

– Ah ! Je ne sais même pas où il se trouve ! Et je ne veux pas le savoir ! Allez ouste ! Débrouille toi tout seul pour le trouver et laisse nous tranquille.

La porte ne s'était même pas ouverte. Toujours sur le perron, Franck termina la conversation en s'excusant de les avoir dérangé. Il redescendit et réfléchit. Marc avait dû changer de point de rendez-vous. Il lui avait peut-être

laisser un mot sur la boîte aux lettres comme il le faisait souvent.

– Je n'ai pas fait attention en entrant tout à l'heure, se dit-il, je retourne voir.

Ayant repassé le portail, il examina attentivement la boîte aux lettres. Il n'y avait rien du tout. C'était vraiment bizarre. Ce n'était pas dans les habitudes de Marc de ne pas l'avertir d'un changement de plan. Il retourna vers Michael. Ce dernier regardait le scooter de haut en bas.

– Ah te voilà ! Marc nous attend finalement à la cabane. Nous devons le rejoindre là-bas. Il y a emmener tous le matériel nécessaire.

– Tu aurais pu me prévenir !

– Excuse, mais tu avais déjà frappé à la porte quand j'ai remarqué un bout de papier qui traînait au sol près du portail. C'était un mot de Marc. Il avait du se détacher de quelque part. J'ai donc attendu que tu reviennes.

– Bon. Alors, assez perdu de temps. Il faut le rejoindre au plus vite.

– Oui, mais nous devons prendre le second scooter sous le sapin. Marc a dit qu'il avait laissé les clés dessus.

– OK, j'y retourne, et ensuite on file vite fait.

Un bon quart-d'heure plus tard, les deux jeunes gens, chacun sur leur engin, Franck toujours sur le bleu et Michael sur celui trouvé sous le sapin, de couleur verte pétante, commencèrent à entrer dans le bois de L'Huisserie proche de Laval. Ils restèrent sur les chemins goudronnés pendant un instant. Arrivé à une barrière en bois où le chemin continuait, non goudronné ici, et surtout interdit normalement aux deux roues à moteur, Franck se dirigea vers un autre petit chemin sur la droite. Il stoppa et arrêta son moteur. Michael fit la même chose et demanda.

– Pourquoi t'arrêtes-tu ici ? Nous ne sommes pas encore à l'endroit de la cabane !

– Oui, mais je ne voudrais pas nous faire remarquer par le

gardien avec nos scooters.

– Oh ! Tu sais, à cette heure-ci, il doit roupiller !

– Raison de plus pour ne pas le réveiller. Et puis nous pouvons terminer à pied, ce n'est plus très loin. Cinq cent mètres au plus.

– Tiens ! Je croyais que l'exercice physique et toi faisait deux !

– Oui, mais avec le gardien pas loin, je ferais exception.

– Ne cherche pas trop d'excuses. Tu sais aussi bien que moi que le gardien habite à plus d'un kilomètre. D'ici, il ne peut certainement pas nous entendre et les scooters sont assez silencieux. Et ne me dit pas qu'il pourrait faire des rondes de nuit, avec son âge, nous savons qu'il ne sort presque plus, et nous avons construit notre cabane assez loin de chez lui.

– Mais qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi ce ton ? Je...

– C'est pourtant simple à comprendre ! Faut pas me prendre pour un idiot. Pendant que tu étais chez Marc, j'ai jeté un coup d'œil sur ton scooter. Je suis tombé sur l'autocollant sur le garde-boue arrière. Je vais te dire ce que j'y ai lu : « M DURANT, commerçant, scooter vendu le... » et aucune date d'inscrit à la suite. Cela prouve que ce scooter n'a jamais été vendu... mais certainement volé.

– Enfin, mon oncle n'aurait j...

– Je ne veux pas parler de ton oncle. Il n'a sûrement rien à voir avec tout ça et n'a certainement jamais vu ce scooter de sa vie.

Franck resta bouche bée. Michael avait tout compris.

– Je vais te dire ce qui a dû se passer. Marc et toi, aujourd'hui, vous aviez combiné de ne rien me dire, sachant très bien que je n'aurais jamais accepté de voler quoi que ce soit.

– Que vas-tu imaginer là !

– Laisse-moi finir ! Je ne sais pas par quels stratagèmes

vous avez réussi à vous introduire chez *Durant cycles* après la fermeture, mais ces scooters, vous les avez piqués chez lui et non empruntés comme tu as voulu me faire croire. Je sais que le père à Marc en un à lui, il en manquait donc deux, un pour toi et un pour moi. Cela expliquerait pourquoi Marc faisait tant de cachotteries à mon égard, il y a quelques jours. Son moyen de transport, c'était des scooters. J'ai deviné juste, n'est-ce pas ?... Oh, je ne t'en veux pas ! Marc a du te raconter je ne sais quoi pour arriver à te convaincre d'accepter. Mais, je pensais avoir confiance en vous ! Et en toi particulièrement. Je me suis trompé à priori. Vous m'avez vraiment pris pour un con.

Michael prit son sac et se dirigeant vers l'endroit où devait se trouver la cabane :

– Hé bien, tu viens ! On ne doit pas perdre de temps maintenant. Et puis j'ai deux mots à dire à Marc !

Franck était resté subjugué devant le speech que venait de lui faire son ami. Mike était vraiment un as de la déduction, difficile de lui faire avaler quelque chose. Il devinait tout. On ne pouvait rien lui cacher. Il avait une sainte horreur du mensonge.

Franck était également dépité. Il ne pensait pas que cela prendrait cette tournure, et que, pour la première fois, il se disputerait avec Mike. Ils se faisaient entièrement confiance. Il avait ainsi l'impression de l'avoir trahi.

Quand il revint à ses esprits après une quinzaine de secondes, Michael était déjà presque plus à porter de vue. Il poussa alors son scooter vers la même direction en espérant arriver à temps avant qu'une bagarre entre ses deux amis éclate. Heureusement le phare de son engin éclairait suffisamment pour voir dans cette obscurité forestière et éviter les ornières boueuses et nombreuses du chemin. Il n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres de la cabane quand il aperçu une ombre devant lui.

– Attends-moi Mike ! Ça ne sert à rien de créer des histoires et des discordes entre nous au moment où nous

allons partir ! Je t'assure que je regrette de ne rien t'avoir dit.

Michael, devant, avait bien entendu son camarade dans son dos. Il finit par s'arrêter. Franck arriva à sa hauteur rapidement. Pas un mot, ils continuèrent ensemble en silence le reste du chemin qui les séparait de la cabane.

En quelques minutes ils furent sur place. La cabane, juste derrière, était de forme triangulaire avec trois arbres de grosseur similaire qui composaient les angles. Chaque arbre était séparé d'environ trois mètres. Les murs entre chacun d'eux, fait de branchage et de feuillage, colmatés par de la terre glaise, avaient été construits par nos trois jeunes de leurs propres mains. L'intérieur était donc assez spacieux. Le sol et les murs étaient recouverts de vieilles paillasses venant de la déchèterie voisine. Sur l'un des côtés se trouvait l'entrée, mais il fallait l'avoir construite pour savoir où elle se trouvait exactement. La cabane se confondait vraiment bien dans le paysage. Quelqu'un de passage à proximité ne l'aurait, sans doute, pas remarquée.

Michael poussa sans hésitation une partie du mur côté sud. Celui ci bascula par sa base. Le haut était maintenu par de la ficelle solide servant aux agriculteurs pour les bottes de paille. Il se pencha et disparu à l'intérieur. La porte se referma avant que Franck, à son tour, ne fasse la même action. Marc les attendait assis sur un des trois rondins de bois servants de sièges lorsqu'ils venaient se réfugier tous les trois ici. Ils étaient disposés autour d'un autre rondin plus grand en hauteur et de diamètre supérieur sur lequel était clouée plusieurs lattes de bois récupérées sur une palette de transport. Cela faisait fonction de table.

Marc les avait suivis du regard. Ils s'étaient engouffrés dans la cabane sans dire un mot. Ils s'assirent à leur tour sur leurs rondins respectifs.

– Hé bien en v'là des façons ! Que se passe-t-il ? Vous en faites une de ces têtes ! Franck, t'explique ?

Grand silence. Et puis :

– Oh ! Et puis merde... ! s'exclama Franck en posant son sac près de lui, il sait pour les scooters, il a tout deviné. Il n'a pas cru à mon histoire d'oncle. Mais j'aurais dû m'en douter !

– Quelle histoire d'oncle ?

– Je lui ai dit que mon scooter appartenait à mon oncle et que je lui avais emprunté. Il l'a cru un instant et puis...

Michael se leva soudain coupant ainsi la parole à Franck. Il tourna lentement autour de la table et se posta juste devant Marc.

– Dis-moi très vite que tu vas rendre ces scooters dès demain. Sinon, je ne partirais pas avec vous !

– Tu rigoles ! Même pas en rêve !

– Oh si tu vas les rendre ! Vous avez bien réussi à les voler sans vous faire prendre, vous trouverez certainement un moyen de les remettre en place ni vu ni connu.

– Ce n'est pas si simple.

Marc, en disant cela, se retourna en baissant la tête.

– Comment ça ? Y-aurait-il autre chose que vous me cachiez ?

Michael regarda tour à tour ses deux amis.

– Oui, vous me cachez encore quelque chose. Vous ne voulez rien me dire ! Hé bien, moi, je retourne chez moi. D'ailleurs, je ne n'aurais jamais dû vous écouter !

Il reprit son sac et se dirigea vers la sortie. Il regarda derrière lui avant de basculer la porte. Marc s'était adossé contre un des arbres de coin les bras croisés, les yeux vers ses pieds, l'air coupable. Franck, lui, était effondré sur son siège la tête dans ses mains. Aucun des deux n'esquissait le moindre geste pour l'empêcher de partir. Il sortit alors dans l'obscurité et la fraîcheur de l'extérieur. La porte se balança à nouveau pendant un instant avant de stopper. Franck se leva, fit quelques pas en rond. Il observa Marc qui n'avait pas fait un seul mouvement. Alors, il décida de sortir à son

tour. Sortant de son silence, Marc dit :

– Que fais-tu ?

– Je ne vais pas le laisser partir comme ça. Je vais essayer de lui parler. Il reviendra peut-être.

– Non, laisse. Je crois le connaître suffisamment pour savoir qu'il ne rentrera pas chez lui. Je ne pense pas qu'il nous lâche maintenant. Tu verras, demain il sera avec nous pour le départ. Allez, il est temps de dormir, nous partiront demain à l'aube.

Franck resta debout devant l'entrée en observant Marc dérouler son duvet. Il prit alors la résolution de l'écouter et de rester. Déroulant à son tour son duvet auprès de Marc, il dit :

– Espérons-le !

Michael était pendant ce temps arrivé presque au bord de la route. Aucune voiture ne passait. Tout était tranquille. Le seul bruit que l'on pouvait entendre était le hululement d'un rapace nocturne. Il était contraint à rentrer chez lui à pied si aucun véhicule ne venait à passer par là. Il marchait sur le bord de la chaussée déjà depuis un long moment quand soudain il stoppa net.

– Et puis zut alors ! Je ne vais tout de même pas les laisser partir tous les deux. Je vais m'en vouloir toute ma vie s'il leur arrive une connerie. Il faut que je sois là pour les empêcher de faire d'autres bourdes. Je vais simplement essayer d'effacer ce vol de scooter de ma mémoire pour l'instant. Quand nous aurons un peu d'argent, nous en enverrons à monsieur Durant pour le dédommager. Après tout, s'ils ont piqué ces scooters, c'est un peu ma faute aussi. C'est moi qui voulait aller loin vers le sud. J'ai aussi ma part de responsabilité.

C'est à ce moment qu'une camionnette s'arrêta à sa hauteur. Le chauffeur ouvrit la porte droite du passager.

– J'te dépose mon gars ?

Michael absorbé dans sa méditation ne s'était pas

aperçu qu'il continuait tout de même à faire de l'auto-stop.

– Oh ! Excusez-moi, je retourne chez ma grand-mère, j'ai oublié mon parka.

Il rebroussa chemin, laissant le chauffeur routier surpris.

– Les jeunes ! Je vous jure ! Ils ne savent pas mentir. Toujours entrain de courir après les filles !

Refermant sa portière, il redémarra, éclatant de rire.

Il fallut à Michael environ un quart-d'heure pour se retrouver devant la cabane. N'entendant aucun bruit, il n'eut pas l'envie de réveiller ses camarades, et surtout, de se retrouver face à eux maintenant. Il décida alors de dormir à la belle étoile, le temps le permettait, même si ce n'était pas sa tasse de thé. Il alla s'installer près des scooters et n'eut pas de mal à s'endormir vu la journée émotionnelle et mouvementée qu'il avait passée.



5. La Charbonnière

Le lendemain matin, Michael fut réveillé par un bruit de moteur. Marc revenait d'une petite balade. Franck, lui, se trouvait à l'entrée de la cabane et ingurgitait un gros morceau de la brioche amené la veille dans son sac. Il vit son copain rouler son duvet.

– Tu veux un bout de brioche, c'est ma mère qui l'a faite. Elle est bonne, c'est la seule chose qu'elle fait de bien d'ailleurs et que je vais regretter.

– Non merci... j'ai pas faim.

– Tu devrais en prendre un peu quand même, la route va être longue. Nous voulons, si possible, être le plus loin possible aujourd'hui. Tu comprends à cause des gend...

– Te casse pas la tête, j'ai bien compris.

Laissant un moment de silence, il enchaîna :

– Donne-moi un petit bout quand même, s'il te plaît.

Franck, souriant et satisfait, lui tendit de la brioche, heureux également de retrouver Michael de meilleure humeur. Marc avait eu raison, hier soir, en disant que Michael ne les abandonnerait pas.

– Bon à propos des képis, intervint Marc, il m'a semblé voir un fourgon garé devant chez le garde forestier tout à l'heure.

– Et tu crois qu'ils nous cherchent déjà !

– J'en sais rien, possible.

Puis en direction de Michael :

– Salut ! Bien dormi ?

– Bof. Un peu courbaturé, mais ça ira. En tout cas pour les gendarmes, ils sont certainement à la recherche des deux scooters volés, mais ils ne doivent pas connaître encore

l'identité des voleurs. Le rapport avec nous n'est sans doute pas fait.

– Mouais, tu as raison. Nos parents n'ont sûrement pas encore alerté de notre disparition, même les tiens Franck.

– Je n'en suis pas si sûr que vous les gars. Ils auraient très bien pu les avertir hier soir dès qu'ils se sont aperçus que je n'étais plus dans ma chambre et que mon armoire était quelque peu vidée.

– Peut-être, de toutes façons, s'ils sont au courant pour toi, ils ne le sont pas pour nous deux.

– C'est certain ! Mon père doit être encore couché sur le canapé à cuver. Il ne se doute pas que je ne suis plus dans ma chambre.

– Oui. Et les miens se foutent royalement comme d'habitude de ce que j'ai bien pu faire cette nuit. Les gendarmes ne peuvent pas faire de rapprochement encore entre ta disparition, nous et le vol des scooters. Une chose est certaine, il ne faut pas traîner ici trop longtemps. Il est déjà presque 9 h 30 et plus loin nous seront ce soir, mieux cela vaudra.

Ils se mirent tous trois à ramasser leurs affaires pour les attacher sur leurs scooters respectifs. Franck le bleu, Marc celui de son père, le rouge, et Michael le vert. Ils ne savaient pas encore qu'ils ne reverraient jamais la cabane de leur enfance.

C'est Mike qui ouvrait la marche, en effet, il était chargé de les guider tous à l'aide d'une carte routière chipée dans la boîte à gants de la deux-Chevaux à son père qui roulait encore après toutes ces années.

Direction le sud de la France. Mais déjà, n'ayant fait que quelques kilomètres, Mike stoppa net, suivi aussitôt par ses camarades. Devant eux, à 500 mètres environ, ils purent apercevoir, en contrebas, un barrage de gendarmerie qui s'était posté sur leur chemin, juste avant le petit pont de pierre ouvrant sur l'entrée du village. Une camionnette, cinq